Francis Gingras, *Le Bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2666>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2666

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 576-577

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « Francis Gingras, *Le Bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge* », *Studi Francesi* [En ligne], 171 (LVII | III) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2666> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2666>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Francis Gingras, *Le Bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*

Maria Colombo Timelli

RÉFÉRENCE

FRANCIS GINGRAS, *Le Bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion, 2011 («Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge», 106), pp. 529.

- 1 Ce gros volume offre la synthèse d'une recherche de longue haleine, dont Francis Gingras a exposé les résultats partiels dans de nombreux colloques et publications: certains sujets se retrouveront ici, organisés en un discours vaste et cohérent dont les principes théoriques et la méthode sont clairement exposés dans l'*Introduction* (pp. 15-45). L'intérêt principal de cette approche consiste en la prise en compte des trois aspects majeurs de la littérature médiévale – et de toute époque, serait-on tenté de dire –, à savoir les questions linguistiques, particulièrement pertinentes dans le cas du *roman* où l'on observe le glissement sémantique du mot à la chose, littéraires et culturelles au sens large, et encore philologiques, avec la prise en charge du livre manuscrit et de sa transmission. Cette triple perspective se reflète dans la tripartition du volume.
- 2 La première section se concentre en effet sur «Une langue qui se donne un genre». Dans le premier chapitre, *Roman et Romain* (pp. 49-94), on rappelle comment l'histoire du mot est inséparable de l'histoire de l'objet que celui-ci désigne; une fine analyse des occurrences et emplois du mot *roman* permet de reconnaître le point de bascule – de langue *romane* à *roman* en tant que désignation générique – vers 1160-1180. C'est ensuite la situation particulière du royaume des Plantagenêts qui est étudiée: profondément marqué par le plurilinguisme, celui-ci s'avère particulièrement propice pour l'éclosion du roman, ainsi que pour l'émergence d'une figure représentative

comme Wace, dont la sensibilité linguistique est particulièrement subtile (*Roman et plurilinguisme*, pp. 95-118). Mais le roman, en tant que langue nouvelle et nouvelle forme littéraire, se situe aussi au cœur d'une culture de la «translation», que ce soit par rapport à des sources antiques ou indépendamment de celles-ci; les prologues d'*Erec* et de *Cligés* sont une fois de plus évoqués et soumis à une lecture attentive qui n'ignore pas les variantes dans leur tradition manuscrite (*Roman et translation*, pp. 119-158). Une fois établie l'existence du roman en tant que genre littéraire vers 1175, il s'agit de comprendre ce que cette étiquette couvre: le *roman* se définit alors en rapport ou en opposition à l'*estoire*, au sens de 'source', et à la *chanson* épique. Critères thématiques (amours et aventures) et formels (octosyllabes à rimes plates) concourent à l'identification du genre auprès des lecteurs, mais également des scribes et autres gens rattachés aux métiers du livre (*Roman et genre littéraire*, pp. 159-189).

- 3 La deuxième partie, «Un genre à faire des histoires», concerne les aspects liés au contenu et à sa mise en forme littéraire. Si l'*estoire* peut s'affirmer comme la source du roman, elle se définit en termes de vraisemblance plus que de vérité; et si le choix de la forme-prose est important, la volonté de s'inscrire dans le sillon de l'histoire l'est encore davantage (*Roman et histoire*, pp. 193-214). La place prise par l'individu à partir du XI^e siècle explique, outre le regain de l'écriture hagiographique, centrée sur un héros isolé et exceptionnel, l'apparition du héros romanesque, associé à la quête et à l'errance. L'intérêt pour le monde intérieur des personnages, et la signature des romans par un auteur, rentrent dans la même perspective (*Roman et individu*, pp. 215-250). Les deux sujets privilégiés du roman sont étudiés dans des chapitres à part: l'amour d'abord, qui s'affirme comme sujet principal au cours des décennies 1150-1170, avec une nouveauté remarquable par rapport à la lyrique, puisque le sentiment se place ici dans un temps au sein duquel les amants évoluent (*Roman et amour*, pp. 251-275); l'aventure ensuite, élément déclencheur du roman, et en même temps signe d'élection pour le héros. Des trois notions aventure / merveille / miracle, seule la première s'avère rattachée au roman au point de le définir (*Roman et aventure*, pp. 277-319).
- 4 La troisième et dernière partie, «Les attraites d'un mauvais genre», se concentre sur la forme assumée par le roman et sur sa transmission. Une opposition se laisse reconnaître entre genres narratifs brefs (lais, *exempla*, fables, fabliaux) et roman, opposition fondée tant sur le critère de la longueur que sur celui de la visée, didactique et édifiante pour certains genres, divertissante pour les romans, notamment pour les romans arthuriens (*Roman et narration longue*, pp. 323-351). Une deuxième question capitale concerne le rapport entre narration en vers et en prose: si aux débuts de la littérature vernaculaire le vers est un moyen pour donner à la langue romane ses lettres de noblesse, au XIII^e siècle déjà il se trouve associé à la fiction. Mètre et organisation du vers participent – comme on l'a rappelé – à la reconnaissance des deux genres principaux, roman et chanson de geste, tout comme le traitement des sujets narratifs dans le temps (un épisode délimité pour le roman vs des actions inscrites dans une durée longue et linéaire dans le genre épique); à l'opposé, la prose affirme sa proximité à l'histoire et par là au vrai (*Roman et prose*, pp. 353-377). Les deux derniers chapitres se concentrent, l'un sur la question de la discussion sur le genre romanesque, qui selon F.G. remonte aux premières décennies du XIII^e siècle déjà, comme le montrent le *Bel Inconnu*, *Biausdous*, le *Roman de Renart* (*Roman et antiroman*, pp. 379-409), l'autre sur le rapport entre roman et livre: mise en page, mise en recueil, contexte, permettent de comprendre les principes présidant à la construction du livre médiéval. Des manuscrits

bien connus (Paris, BnF, fr. 1450; copie de Guiot; Londres, BL, Add 36614; etc.) sont présentés à côté d'autres que la critique a jusqu'ici ignorés: ainsi, le ms. Ars. 3516, qui transmet le roman *Cristal et Clarie* (*Roman et livre*, pp. 411-457).

- 5 La *Conclusion* (pp. 459-472) a le mérite – après une synthèse du contenu de l'ouvrage – d'ouvrir des perspectives sur la longue diachronie pour affirmer «une certaine permanence dans la production et dans la réception du genre romanesque» (p. 471), une continuité qui a fait du roman un genre à la longévité exceptionnelle parvenu, sans rupture, jusqu'à nous.
- 6 La bibliographie est imposante: elle comprend *Corpus primaire* (pp. 473-490), *Corpus secondaire* (pp. 490-494), et *Etudes* (pp. 494-513); suit encore un index des auteurs et des œuvres (pp. 515-525). Au risque de paraître trop sévère, sinon injuste, soulignons qu'un index des manuscrits cités, vu la perspective si complète adoptée par F.G., aurait rendu service.